

MARIE-ROSE MARCOUX

1968

Le carnet de Zabeth

Récit romancé à partir d'un *vrai* journal de voyage



1968

Le carnet de Zabeth

Pour commander votre exemplaire

marierosemarcoux@hotmail.com

ou

editionscendrillon.com

Marie-Rose Marcoux

Dépôts légaux : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2021 ;
Bibliothèque et Archives Canada, 2021
ISBN 978-2-9819075-0-9 (version imprimée)
ISBN 978-2-9819075-1-6 (EPUB)

© Marie-Rose Marcoux, 2021
© Les Éditions Cendrillon, 2021

Photos : Marie-Rose Marcoux
Graphisme et mise en page : Cindy Gagnon

Autres titres publiés aux Éditions Cendrillon :

Abitibi
Le soleil ne brille plus pour Imabel
Feu Rouge — Poésie 1965-2017
In the shade of the light*
Fannie Baby*
**Paru chez Trafford Publishing*

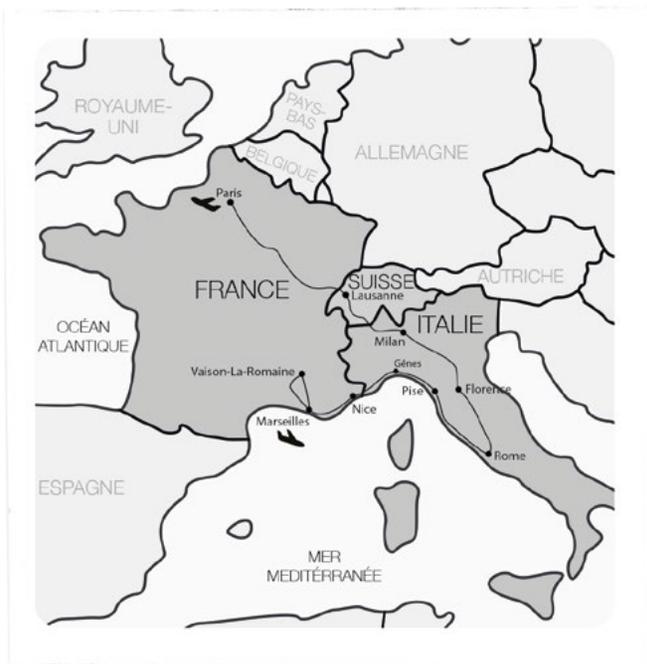
Pour joindre l'auteure : marierosemarcoux@hotmail.com

1968

Le carnet de Zabeth

Récit romancé à partir d'un journal de voyage

Les éditions  endrillon



PARTIE 1

Choralies

Baptême de l'air

Le 4 août 1968

Dans la tente où j'écris ces lignes, le froid raidit mes doigts. La différence de confort est flagrante entre le champagne offert sur l'avion et l'unique couverture qui m'attend sur le lit pliant où je vivrai ma première nuit en Europe.

Par où commencer? Toutes ces nouveautés d'un premier voyage en Europe tiendront-elles dans le mince carnet indigo glissé dans ma valise avant de partir de l'Abitibi? L'émerveillement ressenti en apercevant sur le tarmac le Boeing 707 qui me transporterait jusqu'en terre de France me subjuguait. J'avais connu les rigueurs du transport en voiture tirée par des chevaux sur la ferme de mon enfance. Pour l'heure une hôtesse de l'air souriante se souciait de mon confort m'offrant un oreiller ou une couverture. Puis on me servirait une coupe de champagne et une salade de saumon fumé que je goûterais pour la première fois. J'allais découvrir le monde d'ailleurs.

Quelle chance! Petite cellule humaine amalgamée au prodigieux ralliement des Choralies françaises en provenance de partout sur la planète. J'avais pris l'avion en compagnie de mes collègues Liane et Emma. Au milieu des années soixante, l'ère des grandes écoles secondaires s'installait au

Québec. Toutes les trois faisons partie de la dizaine de jeunes professeurs embauchés à l'ouverture de l'école polyvalente de La Sarre qui comptait plus de mille élèves, la Polyno. Membres du chœur Les Frédéricis, en l'honneur du chant d'un oiseau familier, nous volions vers d'autres cieux. Notre amour du chant choral justifiait notre participation à ce voyage de groupe. Liane, Emma et moi, Zabeth, n'avions pas d'autres liens en commun que le travail et le chant. À part bien sûr celui du merveilleux âge de vingt ans. Paniquée par les soubresauts de l'avion qui s'arrachait du sol, je m'agrippai au bras de l'inconnu du siège à mes côtés.

- Excusez-moi monsieur ! C'est toujours aussi épouvantable les décollages d'avion ?
- C'est votre première fois, n'est-ce pas ?
- Ouiii ! Et j'ai le vertige !
- Ne vous gênez pas mademoiselle. J'ai connu cette peur autrefois. Ça vous passera. En attendant, je suis là !

Alors que j'avais obtenu mon diplôme d'enseignante l'année précédente, Suzie, ma sœur aînée, avait gradué de l'École des hautes études commerciales. Habile à la couture, c'est avec doigté qu'elle avait confectionné ma robe de bal. J'avais choisi au magasin de madame Ruelland un tissu en jacquard gaufré ton sur ton. Les reliefs de feuilles, c'était tout moi ! Les espiègles bourgeons du printemps. La danse des coloris verdâtres de l'été. L'orange brûlé au soir de l'automne. Le crémeux hiver alangui sur les branches frigorifiées. Qu'importait la saison ! Née de la forêt ou presque, j'adorais

les arbres. Peut-être que cet amour sylvicole me venait d'une des consignes paternelles ? «Tiens-toi droit comme un arbre». Cet homme fier en toute situation était reconnu comme le philosophe du coin. C'était justement cette phrase qui m'habita tout à coup. L'inconnu à qui je tenais le bras me faisait penser à ce père respecté. Nous étions maintenant en vitesse de croisière, je délaissai ce bras bienfaiteur. Je regardai autour de moi les passagers qui profitaient de la magie du moment. Certains semblaient ressentir une crainte similaire. Mais je ne m'attardai pas à ce sentiment. Je m'accrochai plutôt aux détails du moment présent comme j'avais appris à le faire lors de séances pour vaincre l'anxiété. Par exemple, les sièges de cuir avaient comme caractéristique principale d'être de couleur turquoise. Il y avait aussi les hublots qui posaient leur regard sur le firmament. Cet infini qui venait capter ma pensée aux heures de morosité. Mais à 600 milles à l'heure, pas de déprime ici ! Je m'attardai à cette même robe que je portais en ce jour. J'en tirai les rebords pour plus de confort. Car la fête terminée, j'avais raccourci aux genoux le vêtement écru. Le contraste de mes cheveux sombres et de mon teint laiteux était souligné par les rondeurs de mon corps, dont j'étais la seule à en ignorer le charme.

Était-ce dû au mannequin Twiggy qui faisait la une des magazines avec son apparence d'androgynie ? Toutes les filles voulaient ressembler à cette nouvelle icône filiforme de la mode 1968. Gourmande, je n'espérais pas prétendre à l'obtention d'une taille de guêpe. J'aimais porter la mini-jupe.

De même que j'imiterais la mannequin filiforme avec une coupe de cheveux à la garçonne. Tout de suite, j'avais regretté mon geste. Seule contre tous, sans ma longue crinière, j'étais pleine de ressentiments envers la coiffeuse qui avait perpétré ce crime contre mon assurance. Mon tendon d'Achille était mis à nu. «Ce sera la dernière fois! Je vais me débrouiller à l'avenir». Il m'avait été donné à l'adolescence d'effectuer mes premières coupes de cheveux. D'abord sur ma mère qui portait des bouclettes formées par des bigoudis, ce qui camouflait drôlement bien mes coups de ciseau de débutante. Puis Gérard, l'un de mes frères, en revenant du chantier m'avait demandé de lui couper les cheveux. Comme je me considérais fille de défi, je l'avais relevé. Il n'en avait pas fallu davantage pour que je me hasarde sur ma propre chevelure. De coupe en coupe, la technique se raffina. Ce qui finit par éloigner tout à fait le besoin de prendre rendez-vous au salon de coiffure. Depuis, je me tenais à l'écart de cet endroit où, je ne savais trop pourquoi, on avait le dangereux besoin de trop se confier.

L'an dernier, un mois avant la rentrée scolaire, j'avais réussi à attacher deux petites couettes avec des rubans. Le directeur de la Polyno détestait. Il m'avait fait la remarque que cette coiffure me ramenait à l'âge de mes étudiants. Évidemment, ce n'était pas une bonne tactique pour inspirer l'autorité. Cependant, monsieur le directeur qui s'attardait sur mes «lulus» au lieu de me féliciter pour mes talents d'éducatrice était dans les patates. J'étais d'ailleurs convaincu que son poste de direction, il n'aurait pas dû l'avoir. Sur les bancs

de l'École Normale d'où j'étais sortie quelques mois plus tôt, nous avons appris les rudiments de l'enseignement interactif. En 1967 un vent de liberté soufflait sur le monde. L'enseignement ne se définissait plus par une trentaine de cerveaux qui gobaient l'endoctrinement d'un professeur sans broncher. Le nouveau concept était loin d'être tombé dans le néant. Car moi-même, Zabeth, j'étais avide d'autonomie et de liberté. Ce qui m'avait mérité le qualificatif d'indépendante dès ma tendre enfance. Ainsi, j'avais su mettre en pratique une méthode d'enseignement qui me rapprochait des élèves. Je ne savais pas être autoritaire. Je ne savais qu'être complice. Les étudiants adoraient! C'est ainsi que j'avais passé à travers ma première année en tant que professeure.

Il y avait un peu plus de cinq semaines que la fin de l'année scolaire avait sonné. En cet instant même, j'essayais de me prélasser, de m'abandonner au destin. Nous étions tout de même en train de traverser l'océan Atlantique! Et si l'avion tombait? Avec ses consignes de sécurité, l'hôtesse de l'air n'avait pas l'air rassurante. Montréal-Marseille. Qu'est-ce que c'était un petit six heures à écouter de la musique, à regarder des films? Le champagne estomperait toutes craintes. On avait projeté le film *Devine qui vient dîner?* Les récentes modifications aux lois anti-métissages des États-Unis faisaient de ce film une bombe. Le remaniement social ne permettait pas de faire cesser les mauvaises langues. Un Noir qui voulait marier une Blanche à l'écran? Il en fallait du culot pour s'y aventurer. Le film fraîchement sorti des studios américains n'en avait que plus d'intérêt.

Bien que j'eusse enlevé mes escarpins dès que je pris place dans l'appareil, je fus incapable de fermer l'œil du voyage. L'incessant va-et-vient du personnel de bord pour nous offrir des breuvages ou des objets à acheter. Les passagers fouillant leur bagage à main sous les sièges devant et dans les compartiments supérieurs. Puis un grésillement de micro. «*Mesdames, mesdemoiselles et messieurs. Ici votre commandant Gérard Bernier. Nous volons à une altitude de 35 000 pieds. La température extérieure est de -60 degrés Celsius. Nous arriverons à Marseille à l'heure prévue. Merci de voyager avec nous.*»

À quelques reprises lors de mes jeux d'enfants, j'étais tombée. Je souffrais désormais du vertige. L'adulte que j'étais ressentit un malaise à l'écoute du message. Tout était si nouveau. Je vivais à fond mon baptême de l'air, prise dans un tourbillon d'émotions. Des sensations de bien-être s'amalgamaient à des relents d'angoisse. Une impression de lourdeur aux jambes me ramena au présent. Lors de la réunion que nous avions eue avant de partir, la possibilité d'un tel inconfort nous avait été communiqué. Il fallait alors se lever et faire quelques pas. Afin de ne pas marcher en bas de nylon dans l'étroite allée entre les sièges de gauche à droite de l'habitacle, je voulus remettre mes talons hauts. Aïe! Mes souliers avaient rétréci ou quoi? Qu'à cela ne tienne, j'irais sans chaussures! Était-ce le champagne qui me donnait autant de cran? Ou les turbulences de l'avion qui m'enivraient? C'était les vacances après tout. En titubant d'un banc à l'autre, je cherchai mes copines. Mais où donc

étaient Emma et Liane? Je les vis dans l'avant-dernière rangée.

- Salut les filles! Vos sièges sont bien proches des services.
- Ouin! Ce n'est pas vraiment un avantage.

Emma avait répondu la première. Au départ, être assises l'une à côté de l'autre dans la queue de l'appareil avait été perçues comme un avantage. C'était sans savoir qu'à l'arrière, les secousses de l'appareil étaient amplifiées. Liane parla à son tour.

- Zabeth, comment as-tu fait pour avoir un siège en avant?
- J'en sais rien. Peut-être parce que je me suis décidée à la dernière minute pour le voyage et qu'on m'a donné la place d'une personne qui avait annulé son billet?
- En tout cas, t'as de la chance. En arrière, à part être près des toilettes, on se fait brasser en masse et on se fait servir les dernières.
- Au moins vous êtes ensemble. Ça rend le voyage plus rassurant. Il a fallu que je m'agrippe au bras d'un parfait étranger quand on a décollé. J'étais morte de peur.
- J'espère qu'il était beau au moins? ajouta Liane avec un air taquin.
- J'ai même pas pensé à ça. C'était une question de vie ou de mort tellement je capotais!

Alors que mes deux collègues se tordaient de rire, je m'étais déplacée au mieux que le permettait mon embonpoint afin qu'une dame puisse accéder au cabinet d'aisances.

- As-tu laissé ta sacoche là-bas ? me demanda Emma.
- Oui. Pourquoi ?
- Ton voisin si gentil, tu le connais pas. C'est peut-être un voleur ?
- Voyons donc ! De toute façon, où veux-tu qu'il se sauve ?
- Si tu le dis ! Profite bien de ta belle place, espèce de chanceuse. On s'attend avant de sortir de l'avion.

Je me stationnai devant la porte des toilettes identifiée par les lettres «w» et «c». J'avais plutôt confiance au monde, mais la remarque de Liane me tracassait. Et si je me faisais piquer mon argent ? Je m'étais déjà fait voler ma place pour aller aux toilettes. À cet instant, la femme qui en sortit me jaugea d'un air sévère. J'étais habituée à ce genre de regard qui signifiait qu'on me trouvait trop grosse. Je répondis à sa mimique par un sourire dévastateur. Les chevelures d'Emma et de Liane dépassaient de leurs sièges, les filles étaient certainement branchées à leurs écouteurs. La broderie d'Air France derrière l'appuie-tête disparaissait sous la longue tignasse de Liane qui tout à coup avait trouvé le sommeil. Par le hublot noir, on devinait la nuit glaciale de l'espace. Plus tard, lorsque nous nous étions retrouvées à la sortie toutes les trois, Emma et moi n'en revînmes pas que Liane se soit endormie aussi rapidement dans le branle-bas de l'arrière de l'avion. L'action

était constante dans l'aire de services des hôtesses de l'air. Entre les chariots de rafraîchissements qu'elles préparaient et les plateaux-repas qu'elles montaient, elles nettoyaient cet espace en bavardant sans cesse.

W-C. J'ignorais avant de quitter le Canada que cette appellation dérivait de l'anglais *water-closet*, un choix d'identification qui me mystifiait. Il me semblait que les Français de France et les Anglais d'Angleterre ne marchaient pas nécessairement main dans la main. Je me rendis compte trop tard que j'avais mis les pieds dans une flaque douteuse. J'espérais qu'il ne s'agissait que d'eau ou de café à la rigueur. Avec des chaussures, je ne m'en serais même pas aperçu. Les turbulences avaient repris chassant l'idée que j'avais probablement marché dans de l'urine. Pour éviter une chute, je me cramponnai au dossier de chaque siège sillonnant l'allée centrale. Mon voisin dormait lui aussi malgré les vagues de l'appareil. C'est vrai qu'il n'était pas à son premier vol. Je vérifiai mon sac à main. Tout y était. Je me promis de ne plus commettre une telle maladresse. Enfin, je m'accrochai moi aussi à mes écouteurs espérant pouvoir me détendre avant l'arrivée. Je m'obligeai à garder la pose jusqu'à l'atterrissage quelques heures plus tard.

Avant le débarquement, les passagers avaient applaudi. Ce qui avait eu pour effet de réveiller ceux qui dormaient encore. Les consignes d'usage pour débarquer furent données. L'intercom grichait à nouveau, le commandant remercia l'équipage. Il nous souhaita un bon séjour. L'avion s'immobilisait petit

à petit. Une fois l'appareil stabilisé, encore reconnaissante pour sa compassion vis-à-vis ma peur, je me levai pour laisser passer maladroitement mon voisin. J'attendis que Liane et Emma soient près de moi pour récupérer mes affaires dans le compartiment à bagages du haut. Je les suivis vers la porte de l'avion où un escalier mobile y avait été accolé.

Liane fut la première à poser le pied sur le tarmac.

- Zabeth, Emma, restez dans les marches. Je vais vous prendre en photo.
- On va nuire aux autres passagers qui sont derrière.

Vêtue du sombre costume de religieuse, j'entendis la personne qui me suivait s'exclamer :

- C'est votre première fois en France. Il faut immortaliser cela, mesdemoiselles.

Elle recula pour éviter le champ de vision de l'appareil photographique que brandissait Liane. Ce qui eut pour effet de stopper les passagers derrière. Fière de sa nouvelle acquisition, Liane jouait les photographes avec assurance. À Montréal, avant de partir pour le présent voyage, elle avait acheté le modèle dernier cri d'un appareil photo reflex Kodak. Le fonctionnement de la caméra était relativement simple. Cinq bonnes minutes furent toutefois nécessaires avant que la file ne puisse être libérée, et que Liane ne s'estime satisfaite de ses prises de vue. Nous ne connaîtrions le résultat final qu'une fois de retour au Québec. Car il faudrait laisser la pellicule d'épreuves chez un photographe professionnel. Ce dernier

prendrait quelques jours pour développer les photos dans une chambre noire. Puis Liane les récupérerait, même les photos ratées devraient être payées. C'était toujours un coup du hasard de savoir si une prise de vue serait bonne ou pas. Malgré la fatigue du vol, tout le monde semblait heureux d'être arrivé. La température avait revêtu ses habits de gala. Ce qui donnait envie de danser. Puis ce furent les formalités de la douane, qui heureusement ne s'éternisèrent pas. Nous filâmes à grandes enjambées vers le convoi à bagages. Pas question de manquer l'autobus qui devait prendre le relais pour la suite du voyage. Une distance de plus de cent cinquante kilomètres restait à parcourir pour arriver à destination. Plusieurs membres de notre groupe en profiteraient pour admirer le paysage de la mère patrie ou encore prendre des photos par les fenêtres de l'autobus. D'autres essaieraient de rattraper un peu de sommeil.

Trop excitée par le voyage, j'étais incapable de dormir. De toute façon, depuis toujours j'avais le sommeil léger. Je compensais ce manque dans les plaisirs de la table. Josie, une amie, avait la même inclination pour la nourriture. À la différence que celle-ci dormait comme un ange tous les soirs. Parfois Josie empruntait la Mercury Cougar de son père pour se balader à travers les rues du village. Elle passait me prendre après souper. Je m'abandonnais alors au roulis du véhicule. Le temps de faire le tour du village une fois ou deux, je ronflais. Combien de temps? Je n'osais pas demander. Avec un sourire en coin, Josie me réveillait une fois revenue dans le stationnement devant chez nous où j'habitais avec mes

parents. Josie n'avait qu'un frère qu'elle appelait « Fils », tout comme ses parents le faisaient. Fils avait montré à conduire à sa sœur dans le champ arrière de leur maison du rang Sept. J'enviais ce noyau familial composé uniquement du père, de la mère, du frère et de la sœur.

J'étais née onzième d'une famille de quinze enfants. Perdue dans le nombre, mes parents avaient toujours cru en moi. Ils s'étaient sacrifiés pour m'offrir un an de cours à l'École Normale Mgr Desmarais d'Amos. Trois niveaux d'étude y étaient proposés : un an, Brevet C ; deux ans, Brevet B ; quatre ans, Brevet A. Dès mes débuts, la mère supérieure s'était mise en tête que mon calme apparent était le gage d'une vocation religieuse. C'est ainsi que je fus considérée comme une novice, ce qui me permit de poursuivre mes études pendant quatre ans. La congrégation avait pris en charge mon séjour. Le confort de me retrouver parmi les livres. La belle vie d'étudiante. Les nombreuses amies. Je finis par m'éloigner petit à petit du but premier. Je ne deviendrais pas nonne. Mais j'obtiendrais mon Brevet A.

Le premier jour de travail? Terrorisée. Affronter les frimousses d'une trentaine d'élèves à peine plus âgés que moi? Je regrettais les jours sur les bancs d'école. Envolés comme neige au soleil! La réalité m'avait rejointe, la vraie vie du travail avait commencé. Finis les *partys*! Je me revois marcher le demi-mile qui séparait ma maison de mon lieu de travail à imaginer repousser l'instant fatidique. « *Si seulement*

je pouvais me faire frapper par une auto. Pas pour mourir, mais juste pour être blessée. Être obligé d'aller à l'hôpital et ne pas pouvoir enseigner. »

Fort heureusement, le destin n'en faisait qu'à sa tête. L'influence de la discipline d'une famille nombreuse m'avait marqué. J'avais en moi cette crainte de ne jamais être à la hauteur. Une fois en poste, je m'étais rendu compte que les élèves ressentaient la même chose. Ma technique pour dénouer les malaises : je leur donnais la parole.

- Mademoiselle Zabeth, la Malaisie, c'est où?
- Bravo Gaston pour cet intérêt à la géographie! Qui peut répondre à cette question? Levez la main. Toi, derrière la classe, Bernard. C'est bien cela?
- Hey! Le grand Bernie, chouchou de la maîtresse!

Fernand, le garçon placé à côté de Bernard, était un hyperactif que j'avais déposé dès la première journée de classe. Bernard avait regardé son voisin et s'était déplié de sa chaise. En secondaire trois, il mesurait déjà près de six pieds.

- Mademoiselle Zabeth, mon oncle Raoul arrive de ce pays. La Malaisie est située en Asie, au nord de l'Indonésie. C'est un pays qui a une partie continentale et une partie insulaire. Mon oncle Raoul travaille pour la compagnie Alcan d'Arvida, au Saguenay-Lac-Saint-Jean. Il a été là-bas pour voir des producteurs de bauxite qui sert à fabriquer de l'aluminium.

J'avais été sidérée. Ce Bernard en savait bien plus que moi.

- Merci Bernard, tu peux t'asseoir ! Alors comme devoir, je vous demande d'écrire deux pages sur la vie sociale, politique et religieuse de ce pays. La semaine prochaine avant de commencer, c'est toi Fernand qui ramassera les copies des autres élèves pour me les apporter sur mon bureau.

En y repensant, je trouvais que le mot «devoir», en référence au geste d'écrire n'était pas le bon. S'exprimer par l'écriture était un geste naturel. Seule devant la page blanche, celle-ci avait la meilleure écoute. Tout pouvait être écrit comme s'il s'agissait d'une conversation à sens unique. Écrire. Parler. C'était ce que je faisais en me confiant à mon journal. C'est pourquoi j'avais dans mes bagages ce petit cahier bleu. En ce jour de voyage, je m'aimais. J'aimais tout ce que je voyais. J'aimais être entourée des gens qui participaient à ce voyage vers Vaison-la-Romaine. En général, je détestais mon obésité. Je m'interdisais le port de culotte courte en public. Je me trouvais d'ailleurs bien plus mignonne en robe courte. Quelle inconfortable méprise ! La chaleur faisait coller mes cuisses sur la banquette de l'autobus. En les décollant une à une de la cuirette, la sensation était des plus désagréables. Pour retrouver un peu de confort, j'avais glissé discrètement sous la peau de mes jambes une serviette de papier récupérée du lunch du midi.

Je possédais la faculté de voir ce que d'autres ne pouvaient capter. Autant les objets que les êtres. Ce qui m'amena très tôt à me questionner sur le sens de la vie. Les réponses apportées par la religion catholique et son Dieu omnipuissant ne suffisaient plus à calmer mon angoisse. J'allais mourir un jour. Juste d'y penser, ça me donnait froid dans le dos. Écoutant les conseils de mon médecin j'évitais de rester seule. La folie semblait me guetter. Bien qu'issue d'une famille nombreuse, la présence de mes frères et sœurs ne pouvait rien face aux questions existentielles qui me troublaient. C'était éprouvant tant pour le moral que pour le physique. Ballotée entre mon envie de mordre dans la vie et la crainte de sauter dans l'inconnu, ma passion pour la nourriture ne faisait que croître. Manger était à la fois une bénédiction et une malédiction.

Tantôt j'écoutais l'ange, tantôt le démon. Cette dualité de personnalité me permettait d'être ouverte aux autres. J'avais beaucoup d'amis. Mon aspect bonne fille plaisait et ne semblait faire peur à personne. Mais il y avait un petit hic avec moi. Élevée dans la honte du sexe et du corps, comme bien d'autres jeunes de mon époque, je cherchais à démystifier le sujet de l'amour. C'était dans cet état d'esprit que je me trouvais alors que je voyageais dans un «car» français. Considérations bien éloignées du but premier du voyage : chanter.

Sur une route de montagne

Le voyage qui s'amorça aux abords de la Méditerranée ressemblait plus à une attraction de cirque ambulante qu'à une promenade. Sous la poigne aguerrie du conducteur, l'autobus gambadait allègrement sur le ruban de terre séché qui s'agglutinait au rocher. Aux cris d'émoi des passagers, le coupable dévoilait la blancheur de sa dentition. J'avais discuté un peu avec lui avant notre départ en montagne. En embarquant dans le véhicule, il m'avait gratifié de son magnifique sourire, le regard droit dans les yeux quelques secondes.

- Bienvenue à bord jolie demoiselle!
- Bonjour! Moi, c'est Zabeth.
- Octavio, pour vous servir! Mais, je suis marié! J'ai ma Béatrice.

La présence des Québécoises l'émoustillait peut-être, mais le Don Juan ne tromperait pas sa femme. Moi qui cherchais l'amour! Octavio avait rapidement poursuivi sa confidence.

- Béatrice et moi, ça va faire bientôt vingt ans. Belle comme toi. Allez. Allez! Au suivant!

Cette Béatrice était bien chanceuse de recevoir autant d'affection après tant d'années. Jéo, lui, l'un des guides n'était pas du genre à se priver. Il trouverait certainement l'occasion de faire provision de souvenirs croustillants auprès des filles. Après tout, quarante-deux ans sous les rayons ardents de l'Italie ne pouvaient que produire une telle virilité! J'avais pris place dans le deuxième banc en avant. Les deux guides debout face aux passagers, Jéo et Jean-Philippe, s'efforçaient de rester en équilibre tout en se partageant le micro. À tour de rôle, l'Italien et le Français prodiguaient à qui mieux mieux les détails du pays et de ses habitants. Nous étions en route depuis un moment. J'avais conscience des regards insistants posés sur moi. À peine l'autobus pénétrait les terres après avoir franchi les escarpements nauséux, le guide italien se voyait déjà avec la petite grassette. Mes yeux bleus et mon teint clair l'attiraient comme fleur au soleil.

- *Attenzione a tutti!* Arrêt à Carpentras. Vous pouvez descendre, nous resterons qu'une heure sur place. *Solo un'ora.* N'allez pas trop loin du car!

L'euphorie gagna les voyageurs éreintés. L'expédition nous soudait les uns aux autres, vingt-cinq choristes, le chef de chœur monsieur Wilson et son épouse, Octavio le chauffeur d'autobus ainsi que les deux guides, Jéo et Jean-Philippe. L'accent de ce dernier trahissait son origine parisienne. Si nous l'avions trouvé snob au départ, nous nous étions vite ravisés; il s'investissait totalement dans son rôle de guide ce qui le rendait fort sympathique. Aussi fougueux que nous.

Jean-Philippe interpella un passant.

- Pardon monsieur ? Monsieur ?
- C'est à moi que vous parlez ?
- Bien sûr. Qui d'autres voulez-vous que ce soit ?

Un homme au teint cuivré, caractéristique du midi de la France, s'était avancé. Il ne portait pas de favoris sur les tempes et des verres fumés comme Jean-Philippe. La casquette vissée sur le crâne, il s'arrêta.

- Qu'est-ce que vous me voulez ?
- Voilà. Pouvez-vous nous immortaliser ?
- Ah ! Ça. Je ne sais pas si j'oserais !

La boutade du marseillais fit déclencher des rires. Liane s'empressa de présenter sa caméra reflex Kodak de l'année. Dépourvu devant tant de modernisme, le photographe de fortune enleva sa calotte et se gratta la tête. Liane lui expliqua rapidement le fonctionnement et rejoignit le groupe figé devant l'objectif. Croyant en avoir terminé avec sa bonne action, le bon samaritain remit l'appareil à sa propriétaire. Une autre caméra lui fut présentée et ainsi de suite. Le manège se répéta une vingtaine de fois. Certains commençaient à regarder leur montre-bracelet. Est-ce qu'on pouvait poursuivre le voyage ? À mon grand étonnement, le Marseillais prit son temps pour nous photographier. Est-ce que les gens de la Méditerranée avaient reçu la patience en héritage ? On aurait dit qu'ici le monde ne semblait pas pressé. Chez nous, il fallait courir d'un bord et de l'autre pour toutes sortes de raison. La préparation de cours, les corrections, les réunions, les sorties de fin de

semaine qui commençaient le vendredi soir et se terminaient au petit matin, souvent quelques heures avant la reprise du travail le lundi matin. C'est vrai que nous étions en vacances. N'empêche que je sentais bien qu'on vivait différemment de ce côté-ci de l'Atlantique.

Carpentras, sise en chemin entre Marseille et Vaison-la-Romaine établie plus haut à l'intérieur des terres. Ville provençale où les Romains y ont planté de la vigne et les Grecs des oliviers. Même si depuis le début du voyage, nous étions séparées lors des transports, Liane, Emma et moi nous nous regroupions dès que possible. Faire partie d'une chorale, c'était aussi fraterniser. Il me semblait qu'au cours des dernières heures nous étions devenues bien plus que des collègues : nous étions devenues amies. Comme dans l'avion où je m'étais retrouvée assise aux côtés d'un inconnu, alors qu'elles étaient ensemble, voilà que la situation se reproduisait dans l'autobus. Madame Wilson, la femme du chef de chœur, était une étrangère à mes yeux. Pour des raisons d'ordre pratique, monsieur Wilson partageait le premier banc avec l'un des guides. Madame s'était vue attribué le siège derrière, le même que j'occupais. Pour détendre l'atmosphère entre nous, j'avais fait une tentative pour converser.

- Il ne me semble pas vous avoir vu dans le chœur lors des pratiques ?
- Je ne chante pas.
- Ah !... Est-ce que vous voyagez toujours avec votre mari ?

- Il ne sort jamais sans moi !

De peur d'être trop insistante, je n'avais pas osé m'enquérir de son prénom. Le silence avait repris sa place entre nous. Madame Wilson fixait le panorama routier qui se déroulait à outrance. Aucun mot ne sortit de ses lèvres pincées le reste du voyage. Je haussai les épaules, à nouveau dans mes pensées. De temps à autre, pour m'assurer que je n'étais pas seule dans l'aventure, je me détournais. Emma et Liane bavardaient avec leurs voisins.

Je ne fus pas la seule à bénéficier de la pause de Carpentras. La plupart des voyageurs se disaient victimes d'euphorie et de lassitude à la fois. Je retrouvai mes copines, Liane et Emma.

- Vous deux, je vous envie !
- De quoi parles-tu Zabeth ? Tu n'es pas contente d'être en voyage ? Il fait beau. De belles surprises nous attendent.
- Liane a raison. On n'est même pas arrivé.
- Écoutez les filles ! C'est pas que je suis pas contente. C'est juste que je suis toujours pognée à être assise à côté d'étrangers qui n'ont pas rapport.

Liane et Emma formèrent un cercle de leurs bras et m'emprisonnèrent au milieu. Un beau tas d'amitié sur un bout de terre de France. Après l'effusion, nous éclatèrent de rire comme seule notre jeunesse en connaissait le secret. D'un coup, on balayait les inquiétudes. Rien d'autre que le bonheur

de l'instant ! Qui serait la première à arriver à La Place ? En courant nous atteignîmes le centre historique de Carpentras où Jean-Philippe nous attendait afin de répondre à nos questions.

Chaque ville possédait au moins un endroit de rassemblement à caractère historique, surnommé familièrement La Place. Jean-Philippe nous avait rappelé l'horaire à respecter. Pour arriver au rendez-vous des Choralies à Vaison-la-Romaine, il faudrait poursuivre l'escalade aux abords du Mont-Ventoux. Autour d'un château construit au Moyen-Âge sur les hauteurs, Carpentras s'était érigée, puis étendue vers les terres basses jusqu'aux collines en dentelles plus loin. De vieilles pierres recouvraient et le sol et les bâtiments. Nous étions fascinées par les coloris des façades, des boutiques aux vitrines affriolantes, des bistros tout aussi invitants les uns les autres. Des vestiges de remparts et les dédales des ruelles étaient propices au flânage que nous évitions. Avec les instructions du guide, nous eûmes aucune difficulté à repérer les caractères W-C taillés à même la pierre brute.

- Hé les filles ! Vous n'allez pas croire comment les toilettes sont bizarres !
- Emma, qu'est-ce que tu dis là ? Laisse-moi passer. Je n'en peux plus !

Liane, la main sur le ventre, disparut à son tour marchant les cuisses serrées. Elle ressortit quelques minutes plus tard, pouffant de rire.

- Zabeth, ce sont des «toilettes à pédales»!
- Quoi? Qu'est-ce que tu veux dire?
- Ça demande beaucoup d'habileté, tu vas voir! Un vrai exercice.
- Liane, t'exagères pas un peu?
- Quand il faut tenir à la fois son ballant, sa robe et son sac à main, tenir sa respiration et la porte pour ne pas tomber. Avec en même temps sa petite culotte! J'appelle ça du sport!

Les filles n'avaient pas menti. En plus, c'était dégoûtant. J'avais échappé mes lunettes de soleil dans le trou! Je brandissais l'objet souillé du bout des doigts en courant à la fontaine de La Place pour les nettoyer. Les deux autres riaient aux larmes en me voyant plonger mes lunettes dans le bassin puis les remonter vers la bouche d'où jaillissait l'eau. Dorénavant, nous savions à quoi nous attendre avec une toilette à la turque.

Le trajet se poursuivit. Il me sembla que les passagers étaient plus silencieux. Pour ma part, je ne me lassais pas de fouiner l'horizon. M'extasiant des paysages si différents de chez nous. Plusieurs n'avaient pas encore fermé l'œil depuis le départ de Montréal. Le décalage horaire nous avait volé six heures : atterri à minuit heure de chez nous, il était déjà six heures du matin en France. Pour l'insomniaque que j'étais, les horaires irréguliers étaient chose courante. Le siège que j'occupais me permettait de voir par la grande vitrine avant. D'une montagne à une autre, des châteaux, des étendues de toits orangés posés

sur des constructions de chaux blanchies m'avaient captivé. Les forêts d'épinettes noires de l'Abitibi n'avaient rien de commun avec les vallons d'herbes du sud de la France. Toutes les parcelles de terre avaient été cultivées, aucun espace n'était perdu. On aurait dit un immense jardin communautaire.



Arrivée en France

1968

Le carnet de Zabeth

par Marie-Rose Marcoux

Je retrouvais enfin Liane et Emma.

- Vous deux, je vous envie!
- De quoi tu parles Zabeth? Tu n'es pas contente d'être en voyage? Il fait beau. De belles surprises nous attendent.
- Liane a raison. On n'est même pas arrivé.
- Écoutez les filles! C'est pas que je suis pas contente. C'est juste que je suis toujours pognée à être assise à côté d'étrangers qui n'ont pas rapport.

Liane et Emma formèrent un cercle de leurs bras et m'emprisonnèrent au milieu. Un beau tas d'amitié sur un bout de terre de France. Après l'effusion, nous éclatèrent de rire comme seule notre jeunesse en connaissait le secret.



De l'Abitibi jusqu'au Saguenay, Marie-Rose Marcoux aime les voyages tout comme elle aime explorer les différentes facettes de la littérature. Avec ce sixième titre, elle signe une œuvre à la fois autobiographique et romancée, inspirée d'un premier voyage hors continent.